

LES TROIS MONTAGNES VITRÉES

IL était autrefois un vieux pêcheur à qui le roi avait permis de pêcher dans un lac près du château. Le poisson n'abondait pas, mais le vieillard allait quand même, tous les jours, y jeter sa ligne.

Une fois qu'il pêchait comme d'habitude, il prit un poisson blanc et le lança dans la barque. Le poisson le supplia aussitôt de le jeter à la mer. Le vieillard lui répondit que sa femme attendait son retour pour manger et qu'il ne pouvait la décevoir.

— Puisque tu ne peux pas me renvoyer à la mer, lui dit le poisson, ne manque pas de faire ce que je vais te dire. Rendu au rivage, coupe-moi en deux ; mange la moitié de ma chair avec ta femme, et envoie l'autre moitié au roi.

Le vieillard promit de lui obéir. Arrivé à terre, il trancha le poisson en deux. À sa grande surprise, il vit qu'une partie avait la couleur de l'or et l'autre, celle de l'argent. Il envoya sa femme en porter la moitié au château et il garda l'autre pour eux-mêmes. Le soir, à la table du roi et dans la cabane du pêcheur, on mangea le poisson.

Un bon jour, un événement étrange se produisit. La vieille femme et la reine eurent tous deux un fils qui vint au monde à la même heure. Les deux enfants se ressemblaient comme des frères. Le roi, apprenant cette nouvelle, se rendit à la maison du vieillard et, après avoir examiné l'enfant, demanda à ses parents de le lui donner. Il leur promit de l'élever, dans toutes les richesses, comme son propre enfant. Les pauvres gens ne purent refuser un si bel avenir à leur enfant, et acceptèrent l'offre du roi.

Le fils du pêcheur porta le nom de Pierre et celui de la reine fut appelé Henri. Les enfants furent élevés avec le plus grand soin et firent de bonnes études. À l'âge de vingt ans, ils étaient déjà passionnés pour la chasse et allaient souvent faire un tour dans la forêt. Dans une de ces randonnées, ils virent, un jour, venir vers eux un oiseau qui se frappait à droite et à gauche. Il paraissait aveugle. À un moment donné, l'oiseau descendit dans un ravin et ils le perdirent de vue. Mais peu de temps après, il remonta au grand vol. Pierre dit à Henri :

— Dans cette coulée il doit y avoir quelque chose d'extraordinaire. Il y a un instant, cet oiseau était aveugle ; maintenant il voit clair. Allons voir ce qui a pu causer cette merveille.

Dans le ruisseau, au fond du ravin, l'eau coulait claire comme le cristal. Ils en burent tous les deux. Elle était si bonne que Pierre dit à Henri :

— C'est de l'eau miraculeuse. Allons demander à notre père, le roi, de faire construire près de ce ruisseau un hôpital où seront guéris tous les malades du royaume.

— Nous ferons beaucoup d'argent, reprit Henri.

Pierre le réprimanda.

— De l'argent, nous en avons assez. Nous ne pourrons jamais tout le dépenser. Faisons plutôt la charité aux pauvres pour l'amour du bon Dieu.

De retour au château, ils s'empressèrent de raconter cette aventure à leur père, qui consentit aussitôt à dépenser l'argent voulu pour bâtir un hôpital. Sans tarder, il envoya dans toutes les villes du royaume l'offre de fournir du travail à tous ceux qui se rendraient à son appel. Les ouvriers vinrent nombreux et, en peu de temps, l'hôpital fut construit.

Mais un bon matin, un peintre arriva au château et demanda de l'ouvrage. Le roi lui répondit :

— Mon ami, les travaux sont terminés. Vous arrivez trop tard. Mais montez dans mon carrosse avec moi et mes fils, et allons sur les lieux. S'il reste quelque chose à faire, je vous engagerai.

Ils se rendirent à l'hôpital et le visitèrent de fond en comble. Une chambre avait été oubliée. Le roi dit au nouveau venu :

— Il ne reste que cette chambre d'inachevée et je vous la donne à peindre. Le peintre accepta en disant au roi :

— Ce sera vite fait. Attendez donc ici pour me dire si mon travail vous plaît.

Le roi et les deux princes se retirèrent et le peintre commença son travail. Peu après, il avertit le roi que l'ouvrage était terminé.

En entrant dans la chambre, le roi et ses fils furent bien surpris de voir sur le mur le portrait d'une princesse belle comme le jour. Pierre et Henri en furent éblouis. Henri demanda à l'ouvrier si cette femme était vivante et où elle demeurait.

— Beau prince, lui répondit-il, j'ai vu cette princesse bien des fois. Elle se nomme Marie-Reine. Elle est si belle que son père, le roi, la garde emmurée dans une tour de fer de cinq cents pieds de hauteur. Lui seul peut la voir et lui porter à manger. Mais un autre obstacle infranchissable nous sépare

d'elle. Pour l'atteindre, il faudrait traverser les trois Montagnes Vitrées qui sont des montagnes ensorcelées. Mais si vous décidez d'y aller, je vous tracerai une carte indiquant par où vous pourrez passer. Il faudra suivre mes conseils à la lettre. Sinon, vous perdrez la vie.

Henri se retourna vers son père et lui demanda son consentement pour entreprendre cette dangereuse aventure.

— Mon fils, je ne puis vous refuser cette permission. De cela dépendra peut-être le bonheur que je désire pour vous deux.

Pierre approuva le projet et s'offrit à servir de guide et de protecteur à Henri.

— Il est normal, ajouta-t-il, que moi, fils de pêcheur, je sois à ton service, mon frère.

Le roi récompensa généreusement le peintre et retourna au château avec ses fils Pierre et Henri. Ils firent leurs préparatifs et partirent le lendemain matin, au petit jour. Selon les instructions reçues, ils montèrent sur des chevaux bridés et sellés et apportèrent l'argent qui leur était nécessaire pour le voyage.

Le trajet fut bien long. Après de longs mois de peines et de misères, ils arrivèrent, un soir, à un château abandonné, qui leur était indiqué sur leur carte. Henri dit à son frère :

— Ne couchons pas ici.

— Je suis ton guide, reprit Pierre. Il faut avoir confiance en moi. Si j'avais suivi tes conseils, il y a longtemps que nous aurions été dévorés par les bêtes sauvages. Restons donc à ce château.

Ils conduisirent leur monture à l'écurie, où ils trouvèrent du foin et de l'avoine en quantité pour leurs chevaux. Revenus au château, ils ouvrirent la porte. Tout y était en ordre. Fatigué du voyage, Pierre dit à haute voix :

— Pour des voyageurs en route depuis de longs mois, il devrait y avoir ici une table chargée de provisions.

Ces paroles n'étaient pas si tôt prononcées qu'une table se dressa devant eux, couverte de mets succulents. Ils mangèrent à leur appétit et, quand ils eurent fini, Pierre dit de nouveau :

— Je suis trop fatigué pour enlever cette table. Qu'elle se retire d'elle-même.

Ces paroles achevées, la table, encore chargée d'aliments, disparut comme elle était venue.

Henri eut peur de voir se passer ces choses devant lui. Il dit à Pierre :

— Ne couchons pas ici. Quelque chose dans ce château me paraît dangereux.

— Pierre répondit :

— C'est à toi de suivre mes conseils : je suis ton guide. Ne t'ai-je pas déjà prouvé que tu pouvais compter sur ma protection ? Allons nous coucher : nous avons besoin de sommeil. Pour deux hommes fatigués d'un si long voyage comme nous le sommes, je demande deux chambres avec de bons lits.

À ces mots, deux chambres s'ouvrirent, l'une voisine de l'autre. Henri dit à Pierre :

— Je vais coucher avec toi.

— Non, répondit Pierre, on repose mieux tout seul.

Henri entra dans sa chambre, ferma sa porte et se coucha. Pierre laissa la sienne entr'ouverte ; mais il ne put dormir. À minuit, il entendit des pas et prêta l'oreille. Quelqu'un montait les marches de l'escalier conduisant à la galerie du château. La porte s'ouvrit. Les pas se dirigèrent vers la cheminée. Pour s'y rendre, il fallait passer devant la porte entrebâillée de Pierre. Il vit passer sept serviteurs portant chacun une tombe sur l'épaule. Ils déposèrent les tombes une après l'autre devant la cheminée, puis enlevèrent les sept couvercles. L'une d'elles se mit à parler, disant :

— Mon père, deux princes, ce soir, couchent au château. Seront-ils frappés de quelque malheur, pendant leur voyage ?

Une autre tombe répondit :

— Un serviteur fidèle et sincère peut les exempter de tout malheur. Il montera au troisième étage du château et verra là des fanaux d'or et d'argent. Avec le plus vieux de ces fanaux, il conduira le prince de l'autre côté des Montagnes Vitrées. Ensuite, sous l'escalier de la galerie, il y a une pierre ; sous cette pierre, une baguette. Un serviteur fidèle et sincère emportera cette baguette et, arrivé au pied des trois Montagnes Vitrées, il les frappera trois fois. Un chemin s'ouvrira devant eux, où ils pourront passer à cheval, sans rencontrer d'obstacle. Le vieux fanal leur donnera la lumière pour traverser ce long souterrain.

— D'autres malheurs peuvent-ils leur arriver ?

— Non, ma fille, c'est tout pour le présent.

Après ces dernières paroles, les serviteurs fermèrent les tombes, les rechargèrent sur leur épaule, et ils partirent comme ils étaient venus, croyant que leur voyage porterait fruit. Pierre avait tout vu et tout entendu, pendant qu'Henri dormait d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, Pierre demanda qu'on apporte le déjeuner. La table

revint de nouveau, chargée de provisions. Le repas terminé, il commanda à la table de se retirer. Il dit ensuite à Henri :

— Suis-moi. Montons dans les tours.

Henri ne s'en souciait guère, mais Pierre l'y entraîna. Là, ils prirent une petite échelle et grimpèrent au grenier. Ils y trouvèrent les plus beaux fanaux d'or et d'argent qu'on eût jamais vus. Pierre mit la main sur le plus vieux, mais Henri lui demanda pourquoi il prenait un fanal rouillé comme celui-là. Pierre le rassura sur son choix et ils descendirent jusqu'à l'escalier de la galerie du château. Pierre leva la pierre indiquée et il trouva la baguette. Henri, n'y comprenant rien, réprimanda son frère en lui disant de ne pas déranger ce qui ne lui appartenait pas. Pierre se contenta de répondre qu'il avait ses raisons. Puis ils bridèrent et sellèrent leurs chevaux et continuèrent leur route.

Trois jours plus tard, ils arrivèrent au pied d'une montagne terrifiante, de vitre fière et d'une hauteur incroyable. Pierre la frappa de la baguette magique et, aussitôt, elle se fendit pour leur livrer passage. Henri fut ébahi de la merveille que son frère venait d'accomplir.

À mesure qu'ils pénétraient dans la montagne, l'obscurité les enveloppait. Pierre alluma le fanal et il se fit une clarté de soleil. Une fois sortis de ce souterrain, ils se retournèrent et la montagne se referma sur eux. Henri dit à Pierre :

— Il n'y a plus de passage dans la montagne. Comment nous en retournerons-nous ?

— Ne t'inquiète pas, lui répondit Pierre. Pensons plutôt aux deux autres montagnes qu'il nous reste à franchir. La distance qui nous en sépare est bien longue : rien n'apparaît encore à l'horizon.

Ils avancèrent dans un grand désert ; la température y était belle et les chevaux allèrent grand train. Après trois jours, ils aperçurent, au loin, une montagne deux fois plus grosse que celle qu'ils venaient de traverser. Au soir du quatrième jour, ils l'atteignirent. Comme la première fois, Pierre la frappa de sa baguette et elle s'ouvrit devant eux. Fanal en main, ils la passèrent et, à la barre du jour, ils sortirent de la coupe de cette montagne qui se referma derrière eux.

Ils continuèrent à marcher et, au lever du soleil, ils entrevirent la troisième montagne. À midi, ils l'atteignaient. Après l'avoir frappée, elle s'ouvrit comme les premières et ils en sortirent à la brunante. Une grande ville leur apparut. Sur ces hauteurs, une tour brillait au grand soleil, blanche comme de la neige.

— Nous voici rendus ! s'écria Pierre. Il nous faut agir promptement. Allons



chez un orfèvre pour nous faire couler un lion en or. Quand il sera prêt, tu pénétreras dans son corps par une porte secrète et tu deviendras, par enchantement, le meilleur joueur d'accordéon qui soit au monde. J'attellerai nos deux chevaux à un chariot et ils traîneront ce lion, qui sera admiré de l'univers. Quand je dirai : « Joue, mon lion », tu joueras. Personne n'aura jamais entendu pareille musique.

Le lendemain, ils entrèrent chez un orfèvre à qui ils firent part de leurs projets.

— Je vais vous couler un lion, leur dit-il, à la condition que vous m'en laissiez les retailles.

Les princes, contents d'accepter, lui fournirent tout l'or voulu, et huit jours plus tard, un lion de toute beauté était prêt. L'orfèvre leur confia le secret de la porte ; Henri s'introduisit dans le lion avec son accordéon et une musique merveilleuse s'en dégagait aussitôt.

Pierre attela la paire de chevaux au chariot et les conduisit dans les rues. S'arrêtant de temps à autre, il ordonnait à son lion de jouer. La foule abondait autour de cette merveille. La nouvelle de cette apparition se répandit dans la ville comme une traînée de poudre, et le roi ne tarda pas à l'apprendre. Il voulut acheter ce lion pour désennuyer sa fille enfermée dans la tour depuis quinze ans. Comme cette belle princesse, dont le portrait avait séduit les deux princes, avait déjà atteint l'âge de trente ans, le roi craignait qu'elle ne se lassât de cette vie ennuyante.

Pierre arriva le lendemain devant la porte du château, et il vit le roi sortir avec empressement. Il commanda à son lion de jouer, et la musique se fit si douce que le roi voulut acquérir cet instrument.

— Sire mon roi, lui répondit Pierre, vous n'avez pas assez d'or pour acheter ce lion. C'est mon gagne-pain. Mais, sire mon roi, pour quelle raison voulez-vous le posséder ?

— C'est pour désennuyer ma princesse, enfermée depuis longtemps dans le haut de cette tour que vous voyez.

— Sire mon roi, je consens à vous le prêter pendant quelque temps pour désennuyer votre princesse. Mais s'il arrive un accident, vous serez responsable des dommages. S'il se brise, je suis le seul qui puisse le réparer.

Le roi accepta ces conditions et le lion d'or fut transporté dans la tour. Pierre gravit les escaliers et, en voyant la princesse, il fut frappé de sa beauté. Elle était encore plus belle que sur son portrait. Une fois le lion installé, Pierre dit :

— Belle princesse, commandez au lion et il vous obéira. Il jouera, à votre choix, ses plus beaux airs.

Et Pierre s'en retourna.

La princesse, restée seule, demanda au lion de jouer. Elle en fut si charmée qu'elle ne se lassait pas de cette musique. À un moment donné, le lion, qui n'avait que pour trois jours de nourriture à l'intérieur, se fatigua et dit :

— Belle princesse, je suis à bout de forces.

— Comment, tu parles ? s'écria-t-elle.

— Oui, je parle. Je suis un prince enfermé dans le corps de ce lion. Si vous voulez en garder le secret, je sortirai causer avec vous.

Elle n'eut rien de plus pressé que de le lui promettre et Henri apparut par la porte secrète. La princesse, surprise de la beauté de ce prince, apprit de lui qu'il était venu du royaume de son père pour lui faire la cour.

— Un jour, lui dit-il, un peintre a fait votre portrait dans la chambre d'un hôpital qui m'appartient. Vous m'avez paru si belle que je lui ai demandé bien des renseignements ; et c'est grâce à lui que j'ai pu parvenir jusqu'à vous. Belle princesse, si vous voulez m'en croire, nous fuirons ensemble le royaume où, dans cette tour, vous avez passé quinze années de tristesse. Nous partirons la nuit et je vous transporterai au château du roi mon père. Là, je vous épouserai et vous rendrai heureuse.

La princesse Marie-Reine était consentante, mais elle fit comprendre au prince Henri qu'il serait difficile pour elle de sortir de la tour. Henri lui dit :

— Belle princesse, ne craignez rien, tout ira bien si vous suivez mes conseils. Demain, cassez une oreille au lion et pleurez à chaudes larmes. Prévenez votre père le roi que vous avez, par malchance, frappé le lion et que vous lui avez cassé une oreille.

Le lendemain matin, la princesse ne manqua pas de briser une oreille au lion et elle sonna aussitôt l'alarme. Le roi s'empressa de monter voir ce qui se passait dans la tour. En apercevant la princesse en pleurs, il lui demanda le sujet de sa peine et elle lui raconta l'accident qui lui était arrivé.

— Ma princesse, lui dit-il, il ne faut pas pleurer pour une bagatelle. Je vais rappeler le propriétaire, qui réparera l'oreille cassée.

Le roi fit prévenir Pierre, qui ne tarda pas à se présenter au château. Ils montèrent ensemble dans la tour.

— Sire mon roi, dit Pierre, si j'avais su que mon lion subirait un tel traitement, jamais je ne vous l'aurais prêté. Pour refaire cette oreille, il faudra du temps et de la patience.

Le roi lui permit de prendre le temps nécessaire et l'assura d'un ample paiement pour ses services.

— Je n'ai pas ici les outils dont j'ai besoin, reprit Pierre. Il me faut tout d'abord aller les chercher.

Il se procura une échelle de corde dont la longueur était de cinq cents pieds. Puis il acheta un coffre dont il remplit le tiroir d'un assortiment d'outils. Revenu au château, il fit monter le coffre à la tour de la princesse. En présence du roi, il prit une grande clé et débarra le coffre. Le roi s'étonna de voir autant d'outils pour une si petite réparation. Le travail commencé, il ne comprenait pas pourquoi Pierre changeait si souvent d'instruments qu'il piquait tantôt à l'oreille cassée et tantôt à la tête du lion. Toutes ces piqûres n'aboutissaient à rien et le roi, à bout de patience, dit à Pierre :

— Je me retire. Vous n'avez pas besoin de moi ici.

Pierre, qui ne désirait rien de plus que de le voir partir, demanda à son frère où il en était rendu avec la princesse. Henri, ouvrant le panneau, se trouva en présence de son frère et de sa fiancée. Marie-Reine se déclara prête à les suivre. Pierre leur dit :

— À minuit juste, je vous attendrai au pied de la tour avec un cheval pour chacun et nous partirons au grand galop.

Après avoir travaillé jusqu'à la brunante, Pierre descendit prévenir le roi que, le lendemain matin, il reprendrait son ouvrage. Il courut au marché pour acheter un bon cheval, sellé et bridé pour la princesse et, à minuit, il se tenait au pied de la tour. Henri lança par la fenêtre l'échelle de corde qui était cachée dans le coffre. Il prit la princesse dans ses bras et la descendit sans bruit. Tous les trois, ils sautèrent sur leur monture et s'enfuirent vers la première montagne vitrée, où ils arrivèrent un peu avant le jour. Pierre, qui les précédait, frappa de sa baguette la montagne qui se fendit en deux. La princesse se pâma d'admiration devant cette merveille.

Le lendemain matin, le père de Marie-Reine se rendit à la tour. À sa grande surprise, il trouva la fenêtre ouverte et une échelle de corde pendant jusqu'en bas. Il sonna aussitôt l'alarme et lança les gardes du château à la poursuite des fugitifs. Mais ces gardes se dirigèrent du mauvais côté et revinrent bredouilles le soir.

Pierre, Henri et la princesse, après avoir franchi la première montagne vitrée, qui s'était refermée derrière eux, poursuivirent leur course avec joie. Rendus au château hanté, ils s'arrêtèrent pour y loger. Pierre mit les chevaux à l'écurie et leur donna à manger. À son retour au château, il demanda une table à trois couverts et de la nourriture pour trois. La table apparut

aussitôt, chargée des meilleures friandises. Le repas terminé, il demanda que la table se retirât. Peu après, il dit à Henri et à la princesse :

— Nous sommes fatigués, après avoir parcouru une si grande distance. Couchons-nous de bonne heure, pour continuer de grand matin notre route. Maintenant, il nous faut trois bons lits.

À son souhait, trois chambres s'ouvrirent. Pierre conduisit la princesse à la plus belle et en referma la porte. Il en fit autant pour Henri et entra ensuite dans la sienne en laissant, comme la première fois, la porte entr'ouverte.

À minuit, quelqu'un monta encore sur la galerie. La porte s'ouvrit et les sept mêmes serviteurs vinrent déposer devant la cheminée les sept tombes qu'ils portaient. Ils enlevèrent les couvercles et la première tombe se mit à parler :

— Mon père, la dernière fois que nous sommes venus ici, deux jeunes princes couchaient dans ce château. Ce soir, ils sont revenus, mais pas seuls. Ils amènent avec eux une princesse. Rencontreront-ils quelque malheur avant d'atteindre le château de leur père ?

Une voix répondit :

— Oui, ma fille, il pourrait bien leur en arriver. Mais un fidèle serviteur pourra les en exempter. La reine est en colère de savoir ses fils partis à la recherche d'une princesse aussi éloignée. Elle a fait bâtir un pont sur une grosse rivière qu'ils ont à traverser. Lorsqu'ils arriveront au milieu de ce pont, la reine ordonnera qu'il s'effondre pour qu'ils perdent la vie. Un fidèle serviteur, en les guidant sur le vieux pont, pourra épargner ce malheur. Mais si quelqu'un entend ce que je viens de dire et le révèle à un autre, il sera métamorphosé en pierre jusqu'aux genoux.

— Mon père, quelque autre malheur les attend-il ?

— Oui, ma fille. Avant d'arriver au château, ils arrêteront chez les parents du guide, qui présenteront aux voyageurs un verre de liqueur contenant du poison. Un fidèle serviteur pourrait les sauver en cassant le verre qu'ils tiendront à la main et en leur servant une autre liqueur. Mais pour la deuxième fois, celui qui nous entend et en communiquera la nouvelle deviendra en pierre jusqu'à la ceinture.

— Mon père, un autre malheur pourrait-il les frapper ? demanda la première voix.

— Oui, ma fille. Le premier soir des noces, il descendra dans la chambre nuptiale d'Henri et de Marie-Reine un nuage de sang qui les étoufferait si ce n'était d'un fidèle serviteur qui couchera dans leur chambre. À minuit, lors-

que le nuage apparaîtra, il le percera de son épée et sauvera la vie du prince et de la princesse. Mais celui qui nous entend et en transmettra la nouvelle sera métamorphosé en pierre par-dessus la tête.

— Mon père, seront-ils exposés à une autre malchance ?

— Non, ma fille.

Les serviteurs, après avoir recouvert les tombes, les chargèrent sur leur épaule et s'en retournèrent comme ils étaient venus.

Le lendemain matin, Pierre réveilla Henri et la princesse, et demanda à déjeuner. Encore une fois la table s'approcha d'eux, chargée de mets exquis. Après avoir bien mangé, Pierre commanda à la table de se retirer, ce qu'elle fit. Il dit à Henri :

— Rendons-nous maintenant au château de notre père et abandonnons ici nos selles. Attelons nos bêtes à un carrosse.

Une fois les chevaux bien harnachés, la princesse et Henri s'assirent sur le siège d'en arrière et Pierre, qui se fit le cocher, s'installa en avant. Henri causait avec la princesse et, pendant qu'il parlait, ils arrivèrent au pont neuf. Pierre tira les guides du côté opposé et les chevaux s'engagèrent sur le vieux pont. Henri le réprimanda de l'affront qu'il venait de lui faire en préférant le vieux pont au pont neuf, et il ajouta :

— Nos parents ont dû nous préparer cette surprise, et tu n'en fais pas de cas.

— Pierre répondit qu'il entendait rester leur guide jusqu'à leur retour au château.

— Les parents de Pierre, en les voyant arriver, leur offrirent une liqueur. Mais Pierre frappa les verres et ils volèrent en mille éclats. Henri se fâcha, prêt à bondir. Pierre s'excusa :

— Patientez, je reviens dans un instant. Les verres que je vais vous présenter vaudront bien ceux que j'ai cassés.

En moins de temps que d'y penser, Pierre était de retour, rapportant une liqueur qui leur rendit la gaieté. Après avoir remercié le pêcheur et sa femme, les voyageurs continuèrent leur route et arrivèrent au château, où on leur fit un accueil royal. Le roi était fier de voir son fils revenu avec la princesse qu'il voulait épouser. Il convint de célébrer les noces dès le lendemain matin.

Les serviteurs passèrent la nuit à préparer la fête. À son réveil, le prince Henri fut réjoui de voir le château ainsi décoré et les maisons environnantes toutes pavoisées. La musique montait de tous bords et tous côtés. La joie régnait dans tout le royaume. Mais Pierre, lui, était triste. Il se demandait comment il parviendrait, ce soir-là, à sauver la vie aux nouveaux époux. Il

rejoignit tout à coup Henri qui, dans un grand salon, causait avec sa femme. Il se jeta à ses genoux en lui demandant de lui accorder une grâce.

— Quelle faveur veux-tu donc obtenir ? lui demanda Henri. Si la chose est possible, je ne manquerai pas de te l'accorder.

— C'est de passer la nuit avec vous, dans votre chambre.

— Ce que tu me demandes là est impossible.

La princesse intervint, en disant :

— Pierre a été un serviteur fidèle et sincère. Nous lui devons notre bonheur. Pourquoi lui refuser ce qu'il désire ? Moi, je veux bien le lui accorder.

— Puisque ma femme y consent, reprit le prince, je t'accorde la grâce que tu me demandes.

Quand tout le monde fut retiré, Henri conduisit sa femme à sa chambre, escorté de Pierre qui, un sabre à ses côtés, se coucha par terre. Henri et sa femme s'endormirent aussitôt d'un profond sommeil pendant que Pierre veillait. À minuit, le nuage sanglant descendit pour étouffer ceux dont il s'était fait le fidèle gardien. Il se dressa et, de la pointe de son sabre, Pierre perça le nuage. Le sang inonda la chambre. Henri, réveillé en sursaut, vit le lit couvert de sang. Il sonna l'alarme et, d'une voix retentissante, accusa Pierre d'être assassin. Deux gardes accoururent aussitôt et lui lièrent les mains et les pieds. Ils le jetèrent au cachot pour qu'il soit pendu, le lendemain matin.

À la pointe du jour, la foule se tenait déjà au pied de l'échafaud pendant que les bourreaux y conduisaient Pierre. Marie-Reine, qui s'était tant attachée à ce fidèle serviteur, fondit en larmes.

Quand Pierre fut sur l'échafaud, Henri lui dit :

— Pierre si tu as quelque chose à dire avant de mourir, hâte-toi de le faire.

— Puisque tu me le permets, je vais parler. Te souviens-tu, Henri, du dernier soir où nous avons couché au château hanté ? Toi, tu dormais ; moi, je veillais. À minuit, sept serviteurs sont entrés, chacun d'eux portant une tombe sur son épaule. Ces tombes furent ouvertes et deux voix se sont fait entendre. La première a dit :

— Mon père, peut-il arriver quelque malheur aux trois personnes qui couchent ici ?

L'autre voix a répondu :

— La reine fera construire un pont neuf pour leur retour. En le traversant, il s'effondrera et ils perdront la vie. Un fidèle serviteur peut seul leur exempter la mort en les faisant passer sur le vieux pont.

— Parce que je vous en révèle la vérité, je deviens une masse de pierre jusqu'aux genoux.

— Descends, Pierre ! C'est moi qui te demande pardon.

Henri pleurait devant la foule, et Marie-Reine était sur le point de s'évanouir.

— Henri, je refuse de descendre. Puisque tu m'as condamné à la potence, je serai pendu. La même voix, au château hanté, a demandé de nouveau si quelque autre malheur vous guettait. Et l'autre voix a répondu :

— En arrivant chez les parents de Pierre, on leur servira un verre de liqueur empoisonnée. Seul un fidèle serviteur pourra leur sauver la vie en cassant ces verres.

— Tu te souviens de ta colère, Henri, quand j'ai brisé les verres ? Pour vous en avoir appris la nouvelle, je deviens une masse de pierre jusqu'à la ceinture.

— Descends, Pierre, descends, Pierre.

— Non, je refuse de descendre. Puisque tu m'as condamné à la potence, je serai pendu. La voix a demandé une troisième fois si d'autres malheurs menaçaient de vous assaillir. Et l'autre a répondu :

— Le premier soir des noces, à minuit, un nuage de sang descendra qui étouffera les nouveaux époux. Un fidèle serviteur, qui couchera dans leur chambre, pourra seul fendre le nuage de la pointe d'un sabre et leur sauver la vie.

— C'est parce que je vous en apprends la nouvelle que je deviens une masse de pierre par-dessus la tête.

Comme il avait été prédit, Pierre était momifié en statue de pierre. Avec mille précautions, Henri, accablé de chagrin, le fit transporter dans la chambre nuptiale.

Depuis les noces du prince Henri et de la princesse, la reine était restée dans ses appartements avec le roi, se repentant des fautes qu'elle avait commises. Le malheur qui s'était abattu sur Pierre était venu jusqu'à ses oreilles et elle attendait une chance pour tout réparer. Un bon jour que Marie-Reine et Henri s'étaient absentés, elle descendit dans leur chambre et, passant un petit mouchoir magique sur la tête de Pierre, elle lui rendit la vie.

Marie-Reine et Henri, de retour l'instant d'après, lancèrent des cris de surprise et versèrent des larmes de joie. Le roi se joignit à eux, se réjouissant de voir la paix et le bonheur revenus au château.

Henri sauta au cou de Pierre en l'assurant qu'il resterait toujours leur fidèle conseiller. Mais Pierre avait pris le goût de l'aventure. Le lendemain,

il se dirigea vers le château hanté qu'il venait de délivrer et qui était devenu une grande ville. Marchant au milieu de cette splendeur, il s'arrêta devant le balcon fleuri d'un riche château, où se promenaient un roi et six princesses. Il monta tout droit jusqu'à eux et, en se prosternant devant le roi, il lui dit :

— Sire mon roi, je suis Pierre et c'est moi qui fus métamorphosé en masse de pierre pour avoir révélé votre secret.

Le roi prit Pierre par la main, le releva et lui présenta la plus jeune de ses princesses. Pierre, il va sans dire, l'accepta avec joie comme épouse. Après les noces, il resta au château, où il finit par devenir roi lui-même. Le vieux roi, fatigué de son règne, lui donna sa couronne et son royaume. Pierre s'en fut chercher ses vieux parents, et tous ensemble, ils vécurent longtemps dans la paix et dans le bonheur.